

Le devoir de mémoire, et celui de comprendre

Il faut en parler, pour que ça ne se reproduise plus. Voilà ce qu'on nous dit chaque fois que le problème de la seconde guerre mondiale se repose, avec ses horreurs à l'échelle industrielle, ses camps de concentration, la tentative d'extermination des juifs, la collaboration.

Mais que nous explique-t-on de tout cela ? Que cette guerre a permis de voir que l'homme est capable du pire. Qu'on peut, par millions, être guidés par un fou, et avoir des comportements que les animaux d'aucune espèce n'ont entre eux.

Si c'était tout ce qu'il y avait à comprendre, il y aurait vraiment de quoi être dégoûté de l'humanité. Car aucune vigilance, on le sait bien, ne peut rien contre les folies, par définition imprévisibles.

Mais Hitler n'était pas fou, et surtout pas seul. Et Papon non plus en France. Il est impossible de prendre le pouvoir dans un pays riche et moderne, comme l'était l'Allemagne, sans l'accord le plus profond de la majorité des milieux les plus riches. Et parmi eux, de ceux sans qui rien ne peut fonctionner dans ce système : les banquiers, les patrons.

En octobre 1931, deux ans avant d'arriver au pouvoir, une conférence réunissait à Harzburg les chefs du parti d'Hitler et tous les grands patrons allemands : Hugenberg des aciéries Krupp, Linalt des banques agricoles, Grandi des mines, Schlenken de l'acier, Bluhm des chantiers navals, Ravené de l'industrie du fer, Reinacker des machines-outils. Quand ces gens-là ont choisi Hitler, cela a voulu dire des soutiens financiers, des appuis partout dans l'appareil d'Etat.

Les camps de concentration ont d'abord servi à emprisonner tous les opposants, et ils étaient nombreux en Allemagne. Après quoi l'idée viendra d'en faire des annexes fournissant de la main d'œuvre esclave pour la grande industrie. Auschwitz a été construit pour servir les entreprises Bayer, BASF. Après la guerre, Krupp le dira : "*Nous voulions un système qui fonctionnât bien et qui nous donnât les moyens de travailler tranquillement*". Dans les camps d'extermination, on travaille en équipes de 12 heures, et on produit des dents en or, de la graisse humaine, et de la cendre humaine.

Les nazis n'ont rien inventé. Il leur a suffi de calquer le système existant de l'usine, d'en éliminer tout droit à la parole, de pousser la pression de la hiérarchie, la concurrence entre ouvriers, à fond. Et de transformer tous les moments de la vie en cette sorte de vie d'usine infernale.

Voilà pourquoi nos dirigeants actuels les plus démocrates, même si le fascisme les effraie, ne peuvent pas nous dire l'essentiel : le fascisme, c'est le système d'exploitation patronal poussé à son comble, et rien d'autre. Et voilà pourquoi ce système porte toujours en lui le danger fasciste. Nous sommes bien placés pour savoir que les patrons sont tentés d'aller toujours plus loin.

Ce système n'était pas le fait des seuls dirigeants allemands. En Italie, en Espagne, au Portugal, en France avec le régime de Vichy, presque tout le beau monde dirigeant d'Europe l'avait choisi.

La guerre finie, les trusts qui ont profité de la folie de la guerre ou du fascisme sont toujours là, et se portent très bien. Dans leurs usines d'Europe ou d'Amérique, ils ont autorisé le droit syndical, une certaine liberté de parole, et quelques protections. Mais ils sous-traitent la moitié de la production dans des entreprises qui sont de petits bagnes. Et ils exploitent encore plus terriblement des dizaines de millions d'ouvriers maintenant dans les pays pauvres, pour des salaires de 15 francs par jour. C'est la planète entière dont ils sont en train de faire un camp de concentration.

Mais ça, personne n'en parle. Tout comme personne ne parlait de l'extermination des juifs pendant la guerre.

Alors, l'homme est peut-être capable d'horreurs, mais il faut bien tout un système pour qu'elles aient lieu si longtemps, à une telle échelle. Ce système, c'est le capitalisme.